



Bulletin des Amis de la Bibliothèque municipale Albert Cohen (St Leu-95)

Oct. 2009 (2^o édition revue et augmentée) Hors série spécial

**CINQUANTIEME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE
WANDA LANDOWSKA**

**WANDA
INSPIRATRICE
DES AUTEURS
SAINT-LOUPIENS**

Nouvelles et Poèmes

*Deux nouvelles rédigées par Didier Delattre
Président de « l'Association des Amis de la
Bibliothèque Albert Cohen » lui ont été
inspirées par cette grande dame qui vécut à
Saint-Leu.
La première est inédite.*

Petite flamme dans la neige

Le temps est particulièrement glacial, ce 24 décembre 1930. La petite Émilie se dépêche de rentrer chez elle par le raccourci d'une sente. A l'huilerie de la rue du Plessis, Émile Bion lui a donné quelques savons parfumés de sa composition pour sa mère. Puisqu'ils habitent dans la même rue, Émilie en a profité pour porter leur facture de charbon à Boyart, le rempaillleur de chaises, et à Porée, le spécialiste du recaoutchoutage de pneu. Le froid qui saisit les passants ne la fait guère souffrir. Émilie a vécu chez sa grand-mère, en Alsace, jusqu'à l'âge de 5 ans et s'est habituée aux longues semaines de neige. De toutes ces années, elle conserve cet accent légèrement rauque qui amuse encore ses amies et irrite un peu la maîtresse.

C'est le premier Noël que la fillette va passer avec ses parents. Son père, Léon Dubosc, est charbonnier. Il doit se montrer serviable pour conserver le monopole des boulets. Sur sa devanture, au 78 de la Grande Rue, une affiche rappelle à ses clients qu'ils n'ont pas besoin de peser leurs sacs avant d'acheter, car ils sont plombés et leur poids est garanti. Mathilde, sa mère, l'aide à tenir ses commandes et prépare ses factures. Elle effectue également des travaux de lingerie fine pour la pension de famille des Tamaris. Ses talents de « petite main » lui ont assuré la clientèle de la fascinante musicienne polonaise, cette fameuse Wanda Landowska, qui a loué la belle propriété du 88 rue de Pontoise, devant laquelle stationnent souvent de belles automobiles noires et vers laquelle affluent

régulièrement des groupes de mélomanes venus en train depuis Paris.

Émilie a déjà accompagné sa mère chez la demoiselle toujours de noir vêtue. Une fois, dans la salle de concerts, ce Temple construit dans le parc trois ans auparavant, elle l'a entendue jouer du piano et du clavecin, l'instrument ancien qu'elle a ressuscité de l'oubli. La fillette n'avait jamais rien entendu d'aussi émouvant. Sur le chemin du retour, Émilie avait supplié qu'on lui permette d'apprendre la musique.

Nous n'en avons pas les moyens ! avait rétorqué sa mère sur un ton qui n'admettait aucune discussion supplémentaire.

Émilie savait qu'il était inutile d'insister, ce jour-là ni aucun autre. Plus jamais sa mère ne l'avait emmenée chez Mademoiselle Landowska. Mais, dans son âme, les notes amies continuaient à lui tenir compagnie.

Aujourd'hui cependant, la fillette est la plus heureuse des enfants. Sa grand-mère a pu effectuer le voyage pour Noël. Ils seront tous réunis pour la plus belle nuit de l'année. Soudain, un groupe de garçons surgit de sous un porche en criant. Les garnements l'entourent et la couvrent de neige. Comme ils la bousculent, elle tombe à terre. Émilie se recroqueville sur elle-même. Pendant de longues minutes, les gamins la roulent dans la neige en la faisant tourner comme une toupie. Le plus excité de tous vocifère des phrases stupides en s'efforçant d'imiter l'accent d'Émilie :

Moi, chaimé bien me rouler dans la neiche ! Che chuis tellement cholie ainchi !

Bien qu'il ait le visage recouvert d'une cagoule, la fillette identifie Édouard Vaillant, le fils des épiciers. Malgré les coups, elle parvient à se redresser et à courir vers la sortie de la sente, poursuivie

par la horde de petits voyous. A bout de forces, elle s'effondre de nouveau et se met à pleurer sans pouvoir s'arrêter. Ravis de leur forfait, les affreux moutards, riant à gorge déployée, détalent en direction du Trou Pellerin où se trouve leur quartier général.

Monsieur Genet, le chapelier dont la boutique est illuminée par des guirlandes de Noël électriques très chics et tout à fait modernes, aperçoit de l'autre côté du trottoir la forme enfantine allongée sur le sol glacial. Une petite flamme fragile dans la neige. Rousseau, le marchand de chevaux, s'arrête à son tour. Avec précaution, les deux hommes installent la fillette inerte à l'arrière de sa carriole. Émilie est ramenée chez elle, sans avoir repris ses esprits. Sa grand-mère prévient le docteur Odenot, qui est presque leur voisin. Émilie est toujours à demi-inconsciente. La fièvre monte. Le médecin, inquiet, redoute une congestion. Il parvient à lui faire absorber quelques remèdes. Il l'aime bien, cette gamine blonde qui leur est venue de ces provinces libérées des Allemands. Comme il est l'ami de Madame Landowska, Émilie a osé parler, à lui seul, de son envie d'apprendre la musique. Sur son phonographe, elle écoute souvent les disques de Wanda enregistrés aux États-Unis et à Londres. Hélas ! Même si on la sauve aujourd'hui, elle ne connaîtra jamais la joie de faire jaillir des mélodies sous ses doigts. Le soir venu, l'état d'Émilie ne s'est pas amélioré. Une fois encore, Odenot pose sa main sur le front brûlant de la fillette. Soudain, il se redresse, le visage illuminé par un large sourire... Moins d'une heure plus tard, sous sa direction, Rousseau et Denamur, le déménageur spécialisé dans le transport de pianos et de coffres-forts, déposent avec précaution dans le salon des Dubosc une caisse mystérieuse. Léon, qui accorde toute sa confiance au médecin, monte à l'étage et redescend Émilie enveloppée dans de chaudes couvertures. Denamur ouvre la caisse et son contenu

apparaît aux yeux étonnés du charbonnier et de sa femme. Il s'agit d'un des clavecins de Madame Landowska. A cet instant, on frappe à la porte. Odenot se dépêche d'aller ouvrir et revient en compagnie de Loison, l'accordeur de pianos, et d'une jeune femme à l'air timide qui murmure un *bonsoir* avec un fort accent étranger. Mathilde chuchote à l'oreille de son mari :

C'est Mariana, une petite Roumaine, l'une des élèves de Madame Wanda. Je l'ai rencontrée aux Tamaris où elle loge. Je me demande quelle idée

Mr. Odenot a en tête...

La nouvelle venue s'installe devant le précieux instrument, que Loison a vérifié en faisant résonner quelques notes. Le concert improvisé débute. Au bout d'une heure, Mariana cède sa place à une autre disciple de Wanda, une Anglaise cette fois. Puis, ce sera le tour d'une Hollandaise, d'un Italien et d'une Américaine. Odenot profite de chacun de ces courts entractes pour faire boire à Émilie le contenu d'une ampoule et une cuiller d'un sirop épais.

A minuit précise, tous se retrouvent autour de la cheminée pour interpréter ensemble, chacun dans sa langue, le plus fervent des chants de Noël. Madame Vaillant, mortifiée par le comportement de son fils Édouard, a fait livrer une corbeille de fruits et des confiseries. Agenouillée un peu à l'écart, Mathilde ne cesse de prier. Si sa fille se rétablit, elle trouvera l'argent nécessaire pour lui offrir des leçons de musique. Léon, lui, ne croit pas au bon dieu. Le dimanche, pendant qu'elle est à la messe, il prend l'apéritif et joue au billard chez Léon Renaud, au Café du commerce. D'habitude, il s'énerve quand il voit sa femme se livrer à ses *sornettes*. Mais, cette fois, il la laisse faire...

Au matin, le docteur Odenot, se rend de nouveau au chevet de sa patiente. Il lui trouve le teint frais et le regard vif. Quand

il se penche sur elle, Émilie l'entoure de ses bras et l'embrasse sur les deux joues en le remerciant. S'efforçant de conserver un air distant, tout en prenant le pouls de la fillette, le praticien déclare :

Ah ! J'oubliais ! Madame Landowska m'a téléphoné il y a quelques minutes pour prendre des nouvelles de notre petite malade. Comme je la rassurais, elle m'a alors annoncé qu'elle attendait Émilie pour sa première leçon de musique dès son retour.

Il observe l'effet de cette annonce sur Émilie dont les yeux se mettent à briller joyeusement avant de se fixer avec inquiétude sur sa mère. Le docteur tourne la tête vers Mme Dubosc et précise :

Bien entendu, il ne vous en coûtera rien... C'est le cadeau de Noël d'Émilie.

Émilie est désormais une bien vieille grand-mère. Il y a peu de temps encore, elle jouait quotidiennement de son cher piano, acheté au début de 1931 grâce à la collecte organisée par le maire. Oh ! Certes, Émilie n'a pas connu la carrière mondiale de Wanda. Les leçons données par sa muse polonaise et ses élèves de toutes les nationalités lui ont simplement permis de devenir une honorable interprète de Bach, Mozart et Couperin.

Depuis quelques mois, Émilie est pensionnaire aux Tamaris. Ce n'est plus la maison de famille où elle apportait autrefois les serviettes brodées par sa mère et les jolis napperons en dentelle que la patronne aimait disposer sur la commode de chaque chambre. Émilie ne se rappelle plus de tout cela. Elle a même oublié le visage et le nom de ses parents, ceux de ses trois enfants et ceux aussi de ses huit petits-enfants. Elle regarde parfois leurs photos qui, sur sa commode, encadrent

celle de la grande claveciniste Landowska. Elle a oublié aussi qui était Wanda dont, pendant plus de trente ans, elle est pourtant allée fleurir la tombe au cimetière de Taverny où elle repose près de son frère.

Comment en vouloir à Émilie ? Quand elle a commencé à perdre la tête, il a fallu se résigner à la placer dans une maison de retraite. Celle des Tamaris lui rappellerait peut-être son enfance, cela lui ferait du bien.

Ce midi, comme tous les jours, Émilie déjeune à la même table qu'un monsieur de son âge. C'est lui qui a insisté pour qu'on lui accorde la chambre la plus proche de celle d'Émilie. Depuis, il s'occupe d'elle à chaque instant. Il a appris à comprendre les regards perdus d'Émilie, ses phrases étranges, ses silences interminables. Des petits couples précieux et émouvants comme celui-ci se forment parfois dans les maisons de retraite. Cela arrange bien le personnel qui n'est pas assez nombreux pour s'occuper de ces vieillards enfantins. A la fin du repas, Émilie voit s'avancer vers elle Félicité, son aide-soignante préférée. La jeune Antillaise, dont le sourire perpétuel lui donne chaud au cœur, porte un immense plat sur lequel repose un immense gâteau d'anniversaire où scintillent délicatement quatre-vingts bougies.

Joyeux anniversaire ! s'exclame Félicité dont le cri est repris par la salle entière. Quatre-vingts hivers, quel bel âge !

La vieille dame ne comprend rien à toute cette agitation. La tête lui tourne un peu et elle tente maladroitement de se lever pour rejoindre sa chambre. Félicité la fait se rasseoir et lui applique un baiser sonore sur les deux joues.

Voulez-vous bien souffler les bougies pour votre amie ? demande-t-elle au vieux monsieur qui regarde

Émilie tendrement et qui a posé sa main calleuse sur celle encore fine de sa compagne.

Alors, usant avec précaution de son souffle, par petits paquets de cinq ou six, Édouard Vaillant éteint les petites flammes vacillantes.

Didier DELATTRE

(Nouvelle nominée pour le Prix Philippe Delerm 2005)

Le petit prince de Saint-Leu

A Jérémie, qui nous a quittés bien trop tôt

Quelques notes de musique réveillèrent Jérémie. Les notes d'un instrument dont il n'avait jamais entendu la sonorité. Des notes plus aiguës que celle d'un piano. Des notes peut-être pas encore adultes, après tout ? Les notes ne sont-elles pas comme la voix des enfants ? Cristallines dans leurs premières années. Plus graves ensuite, l'âge et le sérieux venant...

Jérémie se leva. D'un coup. Sans réfléchir.

Autour de lui, tout était blanc. Le sol ressemblait à un plancher de nuages. A la fois ferme et cotonneux. Il n'aurait su dire si, autour de lui, il y avait des murs, des collines ou une plage infinie. Tout était blanc. Un blanc lumineux et sans limite.

Peut-être un ciel reposait-il à quelques mètres au-dessus de sa tête. Le blanc semblait en effet moins dense. Mais nul soleil ne l'éclairait ni ne le réchauffait. Jérémie n'avait pourtant pas froid. Une fois debout, son corps lui parut beaucoup plus léger qu'avant... Il déplaça lentement ses bras. Il fit tourner ses poignets, ouvrit et ferma les poings. Il vérifia qu'il pouvait aussi facilement plier ses genoux, s'accroupir et sauter à pieds joints. Ses articulations fonctionnaient *normalement*, ses muscles se tendaient et se relâchaient *normalement*. Prenant une longue inspiration, il vérifia qu'il respirait

normalement. Une chose cependant ne lui semblait pas *normale*. Pourquoi était-il donc si léger ? Les vêtements qu'il portait l'étonnèrent également. Une courte veste, un pantalon et une casquette tournée vers l'arrière. Du blanc, rien que du blanc.

Même ses chaussures – des baskets – étaient blanches. Une seule note de couleur se détachait : une tache rouge sur son tee-shirt immaculé. Une tache rouge sur la poitrine, au niveau du cœur.

Les notes de musique retentirent de nouveau. La même mélodie qui l'avait réveillé quelques instants plus tôt. Jérémie sourit en l'entendant, séduit par son harmonieux. Il avait l'impression d'avoir dormi longtemps. Un sommeil comme il n'en avait jamais connu. Un sommeil total. Pas le moindre rêve. Il en était persuadé.

En effet, même lorsqu'il oubliait le contenu de ses rêves – ce qui arrivait très souvent – il se souvenait toujours d'avoir rêvé. Pas la moindre sensation de froid, non plus, au cœur de la nuit lorsque les couvertures ont glissé au pied du lit. Et puis, chose étrange et décevante, la délicieuse odeur du pain grillé par sa mère n'était pas venue titiller ses narines ce matin-là comme tous les autres. Cet arôme auquel il ne pouvait pas résister davantage qu'à l'appel de son copain Adrien qui le sifflait depuis la rue pour lui proposer une nouvelle partie de foot.

Pour la troisième fois, la mélodie résonna dans la blancheur de ce monde inconnu dans lequel Jérémie se sentit soudain terriblement seul. Cette fois, il compta les notes et en dénombra dix exactement. Il se dirigea vers l'endroit d'où venait la musique. Ses pas s'effectuaient sans aucune difficulté. Il ne sentait pas ses jambes et pourtant elles avançaient à tour de rôle. Au loin, parfois, il apercevait une silhouette blanche traverser l'espèce de chemin sur lequel il marchait. Ainsi, d'autres que lui vivaient ici ! Peut-être couraient-ils vers la musique. A vrai dire, Jérémie craignait un

peu de les rencontrer. On verrait plus tard. La mélodie se faisait entendre de plus en plus régulièrement. De plus en plus fort aussi. Des voiles blancs flottaient autour de lui. Il les écartait et appréciait le courant d'air frais sur son visage. Soudain, alors qu'il venait d'écarter le dixième voile, il se retrouva face à une femme assise devant un instrument qui ressemblait à un petit piano.

Elle était brune et ses cheveux ondulés formaient autour de sa tête comme une couronne. Elle portait une robe de soirée noire, semblable à celle que revêtent les musiciennes pour les concerts. Jérémie remarqua surtout son sourire. Elle ne le regardait pas. Elle ne regardait pas non plus son instrument. Non, elle regardait sa musique. Et c'était à sa musique qu'elle souriait tout entière. Elle jouait maintenant un long morceau. La mélodie qui avait attiré le garçon en était la phrase principale. Les dix notes surgissaient quand on ne les attendait pas et s'égrenaient joyeusement entraînant toutes les autres. Parfois, le rythme ralentissait et devenait plus paisible. Un calme immense régnait alors autour d'eux et Jérémie sentait une harmonie absolue le pénétrer. Une paix et une sérénité véritablement nouvelles pour lui.

Il demeura longtemps à écouter la dame noire. Il n'éprouvait aucune fatigue. Il s'en étonna lui-même, se souvenant qu'autrefois, il ne pouvait tenir en place plus de quelques minutes. Que s'était-il donc passé ? Où se trouvait-il exactement ? Qui était cette fée sans baguette mais aux doigts magiques ? Comme si elle avait perçu toutes ces questions, la musicienne s'arrêta de jouer. Elle se tourna vers lui et sembla enfin découvrir sa présence. Toi aussi, Jérémie, tu es musicien, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix douce. Oui, madame, répondit le garçon soudain tiré de son extase. J'apprends le piano. Mais comment connaissez-vous mon prénom ? Je le sais, voilà tout ! répliqua-t-elle joyeusement.

Et comment savez-vous que je suis musicien ?

Tu viens à peine d'arriver chez nous et tu veux déjà tout savoir, petit curieux ! fit-elle amusée. Je m'appelle Wanda. Wanda ! s'écria Jérémie. Je ne connais qu'une seule personne qui porte ce prénom...

Il réfléchit un instant, rassemblant ses souvenirs. Il éprouva beaucoup de difficultés car ce qui lui était si proche auparavant semblait perdu dans un brouillard au bout d'un autre monde.

Enfin, un rayon traversa la nuée cotonneuse qui remplissait son cerveau. Est-ce que vous êtes... Wanda Land... Ne prononce pas de nom, Jérémie. Seul l'usage de nos prénoms est admis ici, expliqua-t-elle en l'interrompant. Alors, c'est vous, Wanda... continua-t-il. Oui. Je suis bien celle à laquelle tu penses, reconnut-elle dans un nouveau sourire.

Elle se leva et prit le garçon par le bras. Il ne sentait pas la pression qu'elle exerçait sur lui. Elle semblait aussi légère, aussi fluide que lui. Pourtant, elle le dirigeait. Elle l'entraîna derrière un autre voile. Un buffet était dressé. Sur une nappe blanche un goûter les attendait. Jérémie ne s'étonna pas d'y trouver ses gâteaux préférés ni le jus de fruits multivitaminé qu'il aimait tant. Il mangea et but avec plaisir. Les aliments faisaient naître des sensations délicieuses dans son palais mais semblaient ensuite disparaître dans le vide. C'était comme si l'intérieur de son corps n'existait plus vraiment, comme s'il était transparent et ne constituait pas une frontière imperméable avec l'univers blanc qui l'entourait.

Wanda le regardait avec ce sourire tendre qui, sans doute, ne quittait jamais ses lèvres. Il finit par se dire qu'il devait être rassasié. En vérité, il réalisa qu'il n'avait pas faim avant de manger et que les douceurs absorbées semblaient s'être

dissoutes dans le néant. Il planta ses yeux dans ceux de son hôtesse.

Madame Wanda, je voudrais savoir, est-ce que vous êtes ..., demanda-t-il.

N'emploie jamais ce mot-là non plus, expliqua-t-elle avant qu'il ait eu le temps d'achever sa phrase.

Comment faut-il le dire alors ? S'enquit le garçon avec gravité.

Disons que... nous avons changé de monde, proposa-t-elle après une courte réflexion.

Mais, on ne peut pas changer de monde, Wanda ! S'emporta-t-il soudain.

Et pourtant, tu es là avec moi ! répliqua-t-elle en conservant tout son calme.

Il doit y avoir une explication ! Continua le garçon préoccupé. Tout a une explication ! Peut-être est-il préférable d'en inventer une qui soit supportable pour tout le monde..., soupira-t-elle.

Jérémié hocha la tête. Il finirait bien par comprendre. Pour le moment, c'était encore un peu trop difficile à admettre. Wanda se remit à jouer. Jérémié était si souvent passé devant la maison de la claveciniste polonaise, rue du Général de Gaulle, à St Leu ! Chaque fois, en longeant la grille fermée, il lisait la plaque commémorative et se disait qu'il aurait bien aimé l'entendre jouer dans le petit auditorium qu'elle avait fait aménager pour ses élèves... Une rose, dressée dans un vase étroit posé sur le couvercle du clavecin noir, illuminait le visage de la musicienne. La couleur de la fleur délicate était si intense qu'elle donnait une teinte pourpre à l'espace délimité par les rideaux.

Jérémié aperçut dans un petit miroir, soudainement apparu en face de lui, la tache rouge sur son tee-shirt blanc. La teinte était identique à celle de la rose.

Pourquoi cette tache au niveau de sa poitrine, à l'endroit du cœur ? Il l'ignorait.

Il ne se rappelait plus.

Un nouveau voile blanc, comme tombé du ciel, fit soudain disparaître la fée noire aux

yeux de Jérémié. Il se retrouva dans une sorte de salle immense délimitée par de vastes rideaux opaques. Au centre, une table ronde semblait attendre ses hôtes. A

l'opposé de l'endroit où se trouvait Jérémié, un rideau se souleva. Un enfant se glissa à l'intérieur de la pièce aux murs mouvants. Jérémié remarqua sa peau brune, sa taille mince et élancée. Il portait une longue tunique blanche par-dessus un pantalon léger. L'enfant adressa un signe de la main à Jérémié et d'un mouvement de tête l'invita à le rejoindre à la table. Jérémié ne se fit pas prier davantage. Sans s'étonner le moins du monde de cette rencontre inattendue, il s'avança, sourire aux lèvres, vers l'autre garçon et vint s'asseoir près de lui sur l'un des douze fauteuils. Tous deux se serrèrent la main et se dirent bonjour. L'enfant brun se présenta. Il s'appelait Sandji et avait douze ans. Il vivait auparavant dans un pays où la misère contraignait les enfants à travailler dès leur plus jeune âge. Lui-même fabriquait depuis six ans des briques avec de la terre qu'il faisait durcir au soleil torride de sa région natale. Il montra ses mains meurtries à Jérémié. Ses doigts gonflés aux ongles boursoufflés le faisaient encore souffrir. Malgré cela, son sourire illuminait son visage aux traits fins et réguliers.

Sandji s'exprimait dans une langue inconnue. Pourtant, Jérémié le comprenait sans difficulté. A son tour, il se présenta. Sandji lui posa quelques questions pour se faire expliquer certains détails de sa vie de petit Européen. Il lui demanda ce qu'il avait bien pu apprendre à l'école pendant tant de jours et tant d'années. Lui-même ne savait pas lire. Mais il avait mis au point un système très simple pour compter le nombre de briques qu'il avait réalisées pendant la journée. Ainsi parvenait-il à vérifier que son contremaître lui versait un salaire correspondant vraiment à son travail. Il était fier de ce résultat. Cela ne changeait pourtant guère sa vie quotidienne. Sa famille s'était endettée

auprès du directeur de l'entreprise pour deux générations. Ses frères, lui-même et ses enfants (si le destin l'avait laissé grandir, il en aurait eu sept ou huit comme son père) étaient condamnés à travailler toute leur vie comme des esclaves. Il n'existait aucune autre possibilité pour rembourser les frais occasionnés par le mariage de leur sœur aînée. Dans son pays, une fille représentait une vive préoccupation pour les familles pauvres. Il fallait s'arranger pour lui procurer à tout prix la dot sans laquelle aucun homme n'aurait accepté de l'épouser. Le directeur de la briqueterie avait prêté la somme. En échange, il s'assurait d'une main d'œuvre presque gratuite pendant des dizaines d'années. Ils étaient ainsi des millions à subir le même sort dans son pays aussi peuplé qu'un continent. Jérémie s'indignait de ce qu'il apprenait.

Pourquoi ne vous révoltez-vous pas ?
S'étonna-t-il avec virulence. Vous êtes suffisamment nombreux ! On vous écouterait et tout changerait !

Nous l'avons fait ! S'écria Sandji. J'ai participé avec des milliers d'autres enfants à une longue marche à travers le pays. Beaucoup d'adultes nous ont rejoints. La télévision a même réalisé un reportage sur moi.

Alors, vous avez réussi ! Se réjouit Jérémie.

Nous étions très optimistes. C'était la première fois qu'un tel événement se produisait. Et puis...

Vas-y, continue ! S'impatienta Jérémie. Et puis, un jour, la police s'est mise en travers de notre route. Elle avait reçu l'ordre de ne pas nous laisser pénétrer dans la capitale. On a commencé à nous arrêter en grand nombre et à nous jeter dans des cellules trop petites. Je me suis retrouvé serré entre plusieurs hommes. Si serré que j'ai perdu connaissance.

Et après ?

Eh bien ! Tu vois, je me retrouve ici, avec toi...

Pendant qu'ils parlaient ainsi, d'autres enfants avaient eux aussi soulevé les voiles blancs. Ils vinrent s'asseoir autour de la table ronde. Toutes les régions du monde se trouvaient représentées.

Chacun raconta son histoire. Tous écoutaient dans le plus profond silence. Liu, la petite Coréenne, décharnée par la famine qui ravageait son pays gouverné par des tyrans sanguinaires. Johnny, l'enfant américain aux yeux bleus et aux cheveux blonds, se souvenait seulement de l'avion s'écrasant contre le gratte-ciel qu'il visitait avec sa mère un matin de septembre. Mike, un autre Américain, mais dont la peau noire brillait étrangement dans l'univers blanc qui les entourait, revoyait le vendeur de drogue qui braquait un fusil sur lui. Jenny, la catholique irlandaise, ne parvenait pas à oublier le dernier regard humain qu'elle connaîtrait à tout jamais : celui, chargé de haine des hommes protestants renversant le bus qui conduisait à l'école Jenny et ses camarades. Yasser, le Palestinien, avait lancé des pierres sur des soldats israéliens. Sarah, l'Israélienne, déjeunait dans une pizzeria avec ses parents lorsque, à la table voisine, le porteur de bombe avait appuyé sur le détonateur. Il y avait aussi Pablo, le petit mineur péruvien aux poumons saturés de cuivre, Nelson, le Sud-Africain orphelin contaminé par le sida, Nicolas, Français comme Jérémie, et dont le père avait un peu trop bu avant de prendre la route des vacances. Et enfin Aliah, la jolie Afghane, qui garde dans les oreilles le sifflement du missile lancé par erreur sur son village par le président du pays de Johnny. Tous avaient quitté la terre le même jour que Jérémie.

Ils prenaient la parole à tour de rôle.

Pendant qu'ils parlaient, des images géantes tourbillonnaient autour des enfants illustrant leur récit. Des images de villes ou de montagnes désertiques, de tours ou de plages aux eaux pures. Des images de pleurs ou de rires, d'hommes barbus ou porteurs de croix. Des images d'amour et

de haine, de paix et de chaos. En même temps, les enfants sentaient des odeurs étranges pénétrer dans leurs narines. Les parfums du pays de celui qui parlait. Leurs lèvres avaient également l'impression de découvrir des saveurs délicieuses. Des épices, des gâteaux, des jus de fruits inconnus. Les images dansaient dans l'air, glissaient sur la table, rebondissaient contre les visages qu'elles coloraient soudain avant de s'arrêter brutalement et de rentrer à toute vitesse dans le cerveau de l'enfant qui se rasseyait, silencieux.

Quand tous eurent pris la parole, tous se sentaient soulagés et repus. Il n'y avait plus ni image ni couleur. Mais derrière chacun d'eux se tenait une femme au regard doux et au sourire sans doute éternel. Jérémie ne fut pas surpris de retrouver Wanda. Chacun repartit en compagnie de sa bonne fée. Quand ils furent seuls de nouveau, Jérémie demanda à Wanda de lui faire visiter le *jardin*. La musicienne eut un rire attendri.

Ici, il n'y a rien, tu sais. En tout cas, pas de jardin !

On peut tout de même marcher quelque part ? S'emporta-t-il. Qu'y a-t-il derrière tous ces voiles ? La forêt, la mer ? Partout, il y a un dehors et un dedans.

Si tu le désires, on peut en effet marcher.

On pourrait marcher des siècles entiers sans avancer du tout ! expliqua-t-elle doucement.

Je ne te crois pas ! Pourquoi mens-tu ? cria Jérémie.

Ici, le mensonge est impossible. Il ne servirait à rien.

Je ne comprends rien à ce que tu me dis.

Emmène-moi derrière les voiles. Si tu refuses, j'irai sans toi.

Wanda lui passa la main dans les cheveux.

Viens. Tu as raison. Il y a un jardin, reconnut-elle. Mais tu seras peut-être déçu.

Ils marchèrent droit devant eux. Les voiles se soulevaient dès qu'ils s'approchaient.

Bientôt, les voiles devinrent moins nombreux et finirent par disparaître complètement. Wanda et Jérémie avançaient dans un espace vide d'une blancheur aveuglante. Le garçon serrait un peu plus fort la main de sa compagne. Son regard ne pouvait plus se poser sur rien. A perte de vue, l'absence de toute trace de vie provoquait en lui une douloureuse sensation. Était-ce là le jardin dont avait parlé Wanda ? Comme si elle avait deviné sa question, la musicienne murmura :

Voilà le jardin qui se trouve derrière les voiles. Tu dois être terriblement déçu, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas. Aucun oiseau bavard ne voletait joyeusement autour d'eux. Nul souffle de vent ne venait chatouiller ses joues livides. Pas la moindre fleur, ni la plus commune des herbes folles. Le silence pesait si fort sur ses épaules ! Il avait l'impression d'être enfermé dans un de ces petits coffrets en polystyrène dans lesquels

les employés du supermarché enveloppaient les pièces de viande que sa mère rôtissait pour le repas du dimanche midi. Ce silence était sans doute le plus pénible. Il en regrettait le rugissement des avions qui, chaque minute, déchiraient le ciel, en été, lorsqu'il jouait dans son jardin. Décidément cette promenade s'avérait bien décevante. Il voulait rentrer. Mais rentrer où ? Dans la maison aux voiles blancs ?

Cette maison vide lui apparaissait désormais comme un lieu apaisant et rassurant. Il se tourna vers Wanda pour lui demander de faire demi-tour. Mais son attention fut soudain attirée par un bruit faible qui semblait venir d'*en bas*. Il s'arrêta aussitôt de marcher et se pencha pour tenter d'identifier la source de cette rumeur encore très éloignée. Le sol opaque devint transparent. Tout au fond d'un puits de lumière, il distingua un rassemblement d'êtres humains d'où montait une mélodie lente et triste. Sans savoir pourquoi, il lâcha la main de Wanda. Il se sentit

aussitôt aspiré vers le centre du puits. Il sentit décroître rapidement la distance qui le séparait de ces gens dont le nombre ne cessait d'augmenter. Il avait l'impression de se trouver à bord d'un ascenseur céleste aux parois translucides. A chaque seconde, il percevait mieux les éléments de la scène qui se déroulait sous ses pieds et qui avait pour cadre une église dont le clocher s'élançait vers le ciel. La mélodie se précisait mais il ne parvenait pas encore à la reconnaître.

Au moment où il acheva sa descente, il se retrouva sur le minuscule parvis de l'église Saint-Gilles. Celle-là même dans laquelle il pénétrait autrefois avec ses parents chaque dimanche matin, vers onze heures. Pourtant, ce n'était pas un dimanche matin.

Il en avait la conviction. L'atmosphère était trop pesante. Une foule compacte s'agglutinait autour de lui mais sans prêter la moindre attention à sa présence. On parlait à voix basse, en hochant la tête, d'un air désabusé. Tous regardaient vers la porte grande ouverte de l'église. Jérémie se faufila sans difficulté à l'intérieur de l'édifice. La nef accueillait un nombre considérable d'hommes, de femmes et d'enfants. Jamais une telle assistance ne s'était réunie en ce lieu si vaste d'ordinaire. Tous étaient vêtus de couleurs sombres, sauf les enfants dont les blousons semblaient des coquelicots ou des boutons d'or dans un champ de terre noire fraîchement labouré. Jamais Jérémie n'avait connu un silence aussi absolu. Un silence qui lui rappelait celui qui régnait, tout là haut, dans le jardin blanc.

S'avançant lentement dans la travée déserte, Jérémie identifiait à mesure les visages éplorés. Des voisins, des parents de camarades, des commerçants, les employés de la poste. Beaucoup tenaient en leur main un mouchoir avec lequel ils essuyaient leurs yeux rougis. Certains baissaient la tête, d'autres regardaient droit devant eux. Presque parvenu aux premiers rangs, il reconnut les maîtresses et la

directrice de son école. Son institutrice pâle et immobile lui semblait bien différente de celle qu'il connaissait. Rien à voir avec la femme énergique dont les plaisanteries et les interpellations secouaient de rire la classe entière. Autour d'elle, les copains de Jérémie se tenaient debout sans parvenir complètement à ressembler à des statues comme les adultes.

Il fallait bien que le petit garçon s'aventure au premier rang de la travée. N'était-il pas venu pour cela ? Il manquait pourtant de courage. Supporterait-il cet instant ? Les forces lui faisaient défaut. Mais s'il s'en allait maintenant, sans avoir accompli son destin, l'occasion ne se représenterait sans doute jamais. En plein désarroi, il crut entendre Wanda qui l'encourageait depuis leur jardin désertique, au sommet du puits.

C'était comme si elle lui prenait de nouveau la main et le conduisait. Il fit un pas puis un autre. Cela fut suffisant. Tout près de lui, un homme serrait dans ses bras une femme brisée par l'émotion. Sans même voir encore leur visage, Jérémie reconnut ses parents. Près d'eux, sagement assis sur le banc, se tenait son petit frère de huit ans, dont les petites jambes n'atteignaient pas le sol. Pour la première fois, Jérémie sentit son cœur battre de nouveau dans sa poitrine où la tache rouge se ravivait soudain. La gorge nouée, il se nicha entre les bras de sa mère et se recroquevilla contre elle. Sa maman éprouva une chaleur inattendue, elle dont le sang s'était glacé lorsqu'elle avait appris le départ de son fils chéri. Ses larmes, taries à force d'avoir été trop versées, surgirent de nouveau, tel un fleuve de vie dans le désert. Sans le savoir, la main de son père se posa sur le front brûlant de Jérémie, apaisant son angoisse comme autrefois lorsque d'affreux cauchemars le réveillait brutalement au cœur de la nuit.

Les yeux écarquillés, Jérémie assistait à la cérémonie. Rompant le silence de marbre, un homme vêtu d'une étole violette prit la

parole. Longuement, il expliqua que les humains ne pouvaient jamais comprendre les *pourquoi*. Il n'existe aucune réponse terrestre au sacrifice de l'innocent. Au lieu de se tourmenter, il fallait au contraire se réjouir. L'enfant enlevé à l'amour de ses parents vivait désormais dans l'amour infini du dieu éternel. Lorsque l'évêque se retira, le silence retomba sur l'assemblée. Un interminable défilé commença alors.

L'un après l'autre, les hommes, les femmes et les enfants présents dans l'église s'arrêtèrent quelques instants devant un coffre blanc de petites dimensions qui reposait sur un socle noir. Certains prenaient le goupillon que leur tendait leur prédécesseur et effectuaient un signe de croix en direction du coffre.

D'autres refusaient le goupillon et s'inclinaient avec émotion. La plupart étaient blêmes. Beaucoup pleuraient. Ils étaient si nombreux que Jérémie cessa vite de les compter. Il ne les connaissait pas tous mais il reconnut la majorité d'entre eux. Ce fut le cas en particulier d'un homme de taille moyenne, qui portait une barbe. Jérémie l'avait écouté plusieurs fois, à la Place de la Forge, raconter les histoires qu'il avait inventées à propos de leur petit village de St Leu. Un instant, Jérémie se demanda si le conteur écrivait une histoire à son sujet. Mais il oublia vite cette pensée. A quelques pas de lui, en effet, s'avançaient ses camarades de classe. Tous étaient là : Alexandre, Louis, Florence, Aurélien, Élise, Freddy... Ils passèrent lentement devant le joli coffre blanc, écarquillant les yeux et triturant leurs mains jointes.

La mélodie qui avait attiré son attention, là-haut, dans le jardin du ciel, s'éleva de nouveau. Cette fois, il l'identifia sans difficulté. Il s'agissait de l'*Ave Maria* de Schubert, que les fidèles chantaient le dimanche pendant la messe. Tournant son regard vers la balustrade qui surplombait l'entrée de l'église, Jérémie aperçut son professeur de l'école de musique qui interprétait cet air si pur et si limpide. La

voix blanche emplissait tout l'espace et donnait des frissons d'émotion. Jérémie se sentit de nouveau léger comme une goutte d'eau aspirée vers le soleil. Mais il ne voulait pas repartir déjà. Ses derniers copains de classe passaient devant le coffre blanc. Alors, après avoir serré un peu plus fort sa mère contre lui, il bondit vivement sur ses pieds. Il s'arrêta à son tour devant le coffre blanc et le regarda. Les fleurs blanches et les énormes cierges dont les flammes vacillaient l'impressionnèrent. Il sut que, s'il le souhaitait, les parois du coffre deviendraient pour lui aussi transparentes que du cristal. Le courage lui manqua. Il préféra rejoindre en courant ses copains qu'on avait emmenés dans le presbytère. L'atmosphère lui convint davantage. Sous la surveillance compréhensive de quelques femmes aux yeux rougis, dans un désordre joyeux, les filles et les garçons de sa classe buvaient des jus de fruit et dévoraient des biscuits au chocolat. Un jeu de chat improvisé provoqua une sarabande enjouée qui s'ébattit dans les moindres cachettes du bâtiment. Jérémie s'amusa comme un petit fou, lui aussi, ne craignant ni d'être découvert ni touché. Le conteur barbu apparut soudain. Il semblait éprouvé par la cérémonie de l'église et venait sans doute chercher un peu d'apaisement. Jérémie s'approcha de lui et le prit par la main.

S'il te plait, tu écriras une histoire sur moi ?

L'écrivain, étonné de la chaleur au creux de sa paume, jeta des coups d'œil incrédules autour de lui. Celui qui venait de s'adresser à lui ne pouvait être l'un des enfants. En tout cas, pas l'un de ceux qu'il voyait car tous se poursuivaient en courant dans un brouhaha rafraîchissant. Jérémie répéta :

S'il te plait, tu écriras une histoire sur moi ?

Cette fois, l'écrivain hocha la tête. Il promit d'écrire l'histoire. Un peu de temps lui serait nécessaire mais il écrirait l'histoire. Jérémie avait déjà rejoint ses camarades qui entreprenaient maintenant un concours de bulles de chewing-gum. Freddy se montrait le meilleur, comme d'habitude. De sa bouche aux joues gonflées s'échappait une énorme bulle rose qui prenait de seconde en seconde un peu plus de volume. La mère du garçon surgit brusquement au moment précis où la bulle éclata. La maman contempla d'un air désolé le visage de son fils, englué de pâte colorée. Elle l'aurait bien tiré par l'oreille mais se retint. Les camarades de Freddy n'osaient s'esclaffer par peur de se faire disputer. Seul Jérémie éclata de rire, une nouvelle fois ravi des facéties de son copain.

La cérémonie dans l'église s'achevait. L'une après l'autre, les mères vinrent chercher leur progéniture. Les écoliers se quittaient joyeusement en se donnant rendez-vous dès le lendemain matin. Posté à l'entrée du presbytère, Jérémie effleurait de sa main l'épaule de chacun d'eux en leur disant également à bientôt. Après le départ du dernier, Jérémie retourna auprès de ses parents. Le chant divin avait cessé. Quatre hommes vêtus de noir portaient le coffre blanc. A la sortie de la chapelle St Gilles, la foule s'immobilisa et le silence se fit. Tapi entre sa mère et son père, Jérémie parcourut des yeux l'assemblée qui envahissait la rue et les trottoirs à perte de vue. Il reconnut d'autres visages qui, tous, lui rappelaient un souvenir. Il se sentit soudain devenir un bloc de glace. Ce jeune homme, grand et large d'épaules, aux cheveux très courts et dont le regard exorbité avait déjà croisé le sien ! La tache rouge sur sa poitrine le fit de nouveau atrocement souffrir. Jérémie ne vit plus rien. Tout se brouilla autour de lui. Il eut le sentiment confus de se retrouver allongé dans le coffre blanc...

Jérémie reprit conscience peu avant de rejoindre le monde des voiles blancs. Le

monde des humains lui apparaissait de nouveau tout au fond du puits de lumière. On descendait en terre le coffre de bois blanc. Des adultes jetaient dans le trou des roses frissonnantes. Puis, ce fut le tour des enfants. Ses camarades de classe avaient rédigé des poèmes ou préparé un dessin qu'ils lancèrent en pleurant. Alors que les hommes en noir commençaient à recouvrir le coffre blanc avec des pelletées de terre épaisse, les mots et les dessins s'envolèrent juste à temps. Ils vinrent chanter aux oreilles de Jérémie et réjouir ses yeux. Tous lui réchauffèrent le cœur, après la douloureuse et subite gelée à la sortie de l'église. Les mots et les dessins ne pouvaient pénétrer dans le monde des voiles blancs. Ils flottèrent un moment, indécis, avant de redescendre lentement vers la terre, en tourbillonnant comme des feuilles mortes. Jérémie les vit s'éloigner à regret, se doutant cependant qu'ils les reverraient un jour, tout comme ses camarades. Seul le poème qu'il était en train d'écouter put s'engouffrer en secret dans l'univers blafard qui constituait désormais la demeure principale de Jérémie. Il s'agissait du poème d'Adrien, le fils du poète de la forge.

Va à ton destin, Maintenant tu es loin. Tu es dans les vents, Plus que dans le monde des vivants. Adieu...

Les mots se mêlaient aux sanglots de ses parents qui se serraient l'un contre l'autre alors que la terre recouvrait maintenant entièrement le coffre blanc. La fosse refermée fut ensevelie sous une prairie de fleurs enfantines dont la blancheur et l'innocence trop tôt coupées les rendaient dignes du jardin dans les nuages. Ce fut la dernière image du monde d'en bas.

Jérémie s'étonna de ne pas retrouver Wanda à la sortie du puits de lumière. Elle avait certainement rejoint son cher clavecin puisque l'on entendait les notes fraîches et vigoureuses d'une sonate de Mozart se poursuivre entre les voiles blancs. A la place de la fée en noir, ce fut une jeune

femme d'une grande beauté qui accueillit le garçon à son retour. Ses cheveux savamment bouclés étaient surmontés d'une délicate couronne finement ciselée.

Elle portait une robe pourpre un peu décolletée qui dégagait entièrement son cou très blanc orné d'un double collier de perles. Un sourire étonnamment bienveillant accentuait la douceur de son visage ovale. Jérémie reconnut immédiatement celle que l'on appelait la reine Hortense. Comment aurait-il pu ne pas identifier la princesse qui avait vécu si près de chez lui, au siècle précédent ? Celle dont le portrait ornait les livres consacrés à l'histoire de St Leu. Celle qui, après avoir été reine de Hollande, avait donné naissance au futur empereur Napoléon III. Celle dont le tzar de Russie était tombé amoureux au point de passer une nuit dans le château de sa belle, situé alors à quelques rues de la maison où Jérémie avait passé son enfance.

Bonjour, mon petit prince ! murmura-t-elle en prenant la main du garçon. Je t'attendais car j'ai beaucoup de choses à te raconter. Tu sais, sans ami, on s'ennuie un peu ici... La reine entraîna Jérémie en commençant à lui confier quelques-uns de ses plus éblouissants souvenirs de bals et de voyages. Ensemble, ils rejoignirent le palais des voiles blancs. Elle le conduisit dans une alcôve où ils purent s'asseoir confortablement dans un sofa moelleux. Un peu étourdi par son escapade sur terre et par les anecdotes de sa belle compagne, Jérémie écoutait avec passion sa nouvelle amie. Des tableaux de peintres oubliés surgissaient devant leurs yeux pour illustrer les récits de la reine puis retournaient dans le noir où ils se conserveraient à jamais. Jérémie se rappelait qu'Hortense avait été malheureuse avec Louis, son mari, le frère de l'empereur Napoléon Ier. Mais il se garda bien de lui en parler pour ne pas raviver sa peine. Les enfants savent bien que les adultes sont parfois bien fragiles du cœur. Comme lors de sa rencontre avec les enfants du monde autour de la grande table

ronde, ses lèvres goûtaient des mets inconnus qui avaient enchanté autrefois les festins de la princesse.

Comblé de contes merveilleux et amplement rassasié, Jérémie se sentit peu à peu gagné par un engourdissement délicieux, bercé par les mélodies du clavecin tout proche. Avant de sombrer dans un sommeil tranquille et interminable, le garçonnet vit se pencher sur lui ses deux divines marraines, Wanda et Hortense. L'une après l'autre, elles déposèrent deux baisers sur ses joues pâles et le serrèrent entre leurs bras. A cet instant, Jérémie eut l'impression d'effectuer une descente fulgurante dans le puits de lumière et de recevoir les baisers et les caresses de ses parents qui pensaient à lui plus fort que jamais en ce premier soir. Depuis, Jérémie dort. Il s'éveille pourtant souvent de son profond sommeil. Lorsque ses parents songent à lui avec tout leur amour intact. Lorsque ses copains parlent de lui quand ils se retrouvent pour un anniversaire ou pour une *boum*. Lorsque chacun d'entre nous cueille une fleur pour la déposer au-dessus du coffre blanc.

Les petits princes sont éternels.

Didier DELATTRE

Publié dans *Les Contes de la Forge* (Ed. du Valhermeil)

AUTOUR DE WANDA
LANDOWSKA ET DE LA
MUSIQUE

(POÈMES ÉCRITS PAR LES ÉLÈVES DU
COLLÈGE DE SAINT-LEU-LA-FORÊT
DANS LE CADRE DE LA
COMMÉMORATION DU 50ÈME
ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE
L'ARTISTE QUI DONNA SON NOM À
L'ÉTABLISSEMENT)

Wanda Landowska

*J'entends la musique
Vraiment fantastique
D'un beau clavecin
Mais qui est – ce au loin ?*

*Oui c'est Wanda Landowska
Et qui ne s'arrêtera pas
De jouer de son instrument
Au son vraiment très flamboyant*
Solègne Skorupinski - 6è1

*

Wanda Landowska

*C'est Wanda Landowska
Avec son clavecin
Qui vite improvisa
Un morceau en chemin*

*Elle partit à Paris
Jouer de la musique
Elle vécut ici
Puis loin en Amérique*
Méline Gomont – 6è1

*

Wanda Landowska

*Quand Wanda Landowska
Compose une musique
Fort belle et sympathique
C'est une fugue en la*
Aude Guinot 6è1

*

Wanda

*Wanda Landowska
Joue du clavecin
Au bout du chemin
Près du grand lilas*
Thémis Verdez - 6è1
*Wanda Landowska
Au clavecin
Improvisa
Près du joli pin*

*Partie de Varsovie
Elle quitta son pays
Pour venir à Paris
Et continuer sa vie*
Manon Boivin - 6è1

*

Wanda

*C'est Wanda Landowska,
Qui vivait en Pologne,
Puis partit de là-bas,
Et quitta ses cigognes.*

*Elle oublia Varsovie,
Puis commença une autre vie,
Ici parmi nous à Saint-Leu,
Et vécut des moments heureux.*
Florine Hubert - 6è1

*Wanda Landowska
Tu es toujours là
Même quand tu flottas
Dans ton bain de notes*

*J'écoute ta musique
Chaque jour chaque nuit
Ce son mélancolique
Rappelle Varsovie*

*Tu vivais loin là-bas
Tu es venue ici
Tu t'es épanouie
En recevant le la*
Nicolas Huitorel - 6è 1

*

*Lorsque j'entends Wanda
Je sens mille lilas
Le chant de son clavecin
Fait danser les sapins*

*Si elle composa
C'est pour les U.S.A
Où résonne le son
Pour toujours de son nom*
Jeanne Leclercq - 6è1

*

Wanda Landowska

*Tu vivais à Varsovie
Tu es partie de là-bas
Tu es parvenue ici
Tu improvisas le la*

*Tu jouais du clavecin
Avec tes très grandes mains
Tu partis en Amérique
Montrer ta belle musique*

*Avec tes longs doigts de fée
Tu dégustais du bon thé
Assise sous le lilas
Oui toi Wanda Landowska*
Lucie Le Bon - 6è1

*

Le Musicien

*Je connais un grand musicien
Il joue magnifiquement bien
Sa musique me fait rêver
Et je ne peux plus m'en passer
Mais quelle est cette musique ?
Qui est si mélancolique ?
Cela vient de mon jardin
Serait – ce mon musicien ?*
Solègne Skorupinski - 6è1

*

La musique

*Cette musique
Est aussi légère qu'une plume
Elle a survolé l'humanité
Et elle a visité la lune*
Aude Guinot 6è1

*

Wanda

*J'ai entendu un musicien
Qui jouait sur un clavecin ;
Une partition de Wanda
Cette célèbre Landowska.*
Maxime Skolozdrzy - 6è1

*

Wanda Landowska

*J'entends Wanda Landowska
Jouer sur son clavecin ;
Les notes virevoltent là-bas
Et s'éteignent un peu plus loin.*
Jérôme Verrier - 6è1

*

Cette mélodie

*Quand j'entends cette mélodie
Mi, fa, sol, la, si, do, ré, mi
Je pense à Wanda Landowska
Jouant avec la clé de fa*

*Quand j'entends cette sonatine
Celle-ci me semble divine
Je pense à cette musicienne
Qui compose et joue à merveille*

*Quand j'entends ce divin prélude
Non, ce n'est pas un interlude
Je pense à ces éternels sons
Ceux de son imagination*
Aurore Gaulier - 4è3

*

Wanda Landowska l'encre de sa
plume

*Wanda Landowska est venue de
Varsovie,
Ce si beau pays, La Pologne, très
jolie,
Son clavecin jouait de douces
mélodies,
Que le vent emporta dans les rues
de Saint-Leu,
La tendre musique rendait les gens
heureux.*

*Tu mis tant d'ardeur pour écrire tes
musiques,
L'encre de ta plume devait être
magique,
Toi, Wanda Landowska, en tant que
saint-loupienne,
La musique t'a dit : «Viens,
maintenant tu es mienne »,
Ainsi tu devins une grande
musicienne.*

Axel Chapelle - 4è3

*

Wanda

*Wanda Landowska, fille de
Varsovie
Composa une très douce symphonie
Qui émerveilla les grands et les
petits
Elle avançait son clavecin sous le
bras*

*Improvisait avec do,ré,mi,fa,sol,la,si
C'était Wanda Landowska la saint-
loupienne
Claveciniste de renom et
magicienne
Dont la douce musique soudain tout
embellit*

Tanguy Le Floch - 4è3

*

Une merveilleuse musique

*Née tout là-bas à Varsovie,
Tu es devenue saint-loupienne
Tu composas des symphonies
Tu es devenue musicienne*

*Toi qui aimais le clavecin
Ton jeu de main est fantastique
Toi qui jouais tous les matins
Cette merveilleuse musique*

*Qui nous enchante avec douceur,
Qui nous emporte loin là-bas
Ton nom demeure dans nos cœurs
Toi grande Wanda Landowska*

David Nasr - 4°3

*

Le chant de Wanda.

*Ce chant me rappelle Wanda,
Elle qui habitait là-bas,
Elle créait de la musique,
Magique. Et de sa jolie voix lyrique,*

*Elle chantait tous les matins,
Son clavecin parmi les pins,
Quand j'entends le son de sa voix,
Mon âme se remplit de joie,*

*Le bonheur dans mon cœur
flamboie,
Cette femme était unique,
Tout comme son chant
symphonique.*

Donia Oubalhaj - 4è 3

*

*Une musicienne de rêve et son
clavecin*

*Tout près d'un sapin se tenait un
clavecin
Un fort bel instrument fabriqué à la
main
Qui par un temps incertain et bien
agité*

*Se retrouva là-bas, un beau matin
d'été*

*Le vent éparpilla sa belle mélodie
Apaisante, et dans la ville de
Varsovie*

*C'est une jeune femme qui le
récupéra*

Une polonaise : Wanda Landowska

*Après avoir fui de nombreux états
Elle décida de ne pas baisser les
bras*

*Elle trouva enfin refuge à Saint-
Leu*

*Où elle a pu rendre les gens
heureux*

*Elle jouait et composait de la
musique*

*Cette femme vraiment unique et
fantastique*

*Avec son clavecin créant des
concertos*

*Comme Frédéric Chopin avec son
piano*

Manon Giustino - 4è 3

*

Cette femme

*Cette femme, Wanda Landowska,
Cette femme qui interpréta
De longues mélodies fantastiques
Comme de belles poésies lyriques.*

*Cette femme qui vient de Varsovie,
Cette femme qui joue des mélodies,
C'était une petite saint-loupienne
Et également une musicienne.*

Camille Le Boulaire - 4è3

*

Wanda Landowska

*Elle jouait du clavecin
Presque tous les soirs et matins
A Saint-Leu, on était heureux
D'entendre ces refrains joyeux*

*Elle reprit de si belles mélodies
Que Chopin avait écrites et choisies
Pour faire connaître sa musique
Qu'elle interprétait de façon
magique*

*Ses portées lui ressemblaient
C'était une musicienne
Dans ses yeux clairs on pouvait
Apercevoir une reine
Mathilde Marquès - 4e4*

*

Wanda Landowska

*C'est une femme nommée Wanda
Qui anima de nombreux galas
Avec son mélodieux clavecin
Elle adorait jouer du Chopin.*

*Dans son logis à Varsovie
Là bas sont nées ces mélodies
Féeriques et mélancoliques.*

*Elle vécut longtemps à Saint-Leu
Et rendit tout le monde joyeux
Avec cette si belle musique.*

Romain Vaast - 4e4

*

Wanda Landowska

*Gaie, Wanda se promenait,
Dans cette belle forêt*

*Elle cherchait dans son esprit
Sa prochaine mélodie
Elle venait de Pologne
Et comme une cigogne
Elle s'était installée
À Saint- Leu-la-Forêt*

*Elle jouait du Chopin,
Sur son beau clavecin
Cette musique classique
Qui est vraiment magnifique*

Julie de La Torre - 4e3

*

Wanda Landowska

*Une dame nommée Wanda
Dont le nom était Landowska
Naquit là-bas à Varsovie
Où elle débuta sa vie.*

*Du clavecin, croisa le chemin
Ainsi que de son ami Chopin
Entra dans le cercle des classiques
Où elle y excella en musique.*

*A Saint-Leu, elle demeura
Et son nom, elle y laissera
Voilà déjà cinquante années
Qu'elle partit sans nous quitter.*

Matteo Zamparutti - 4e4

*

Wanda Landowska

*C'est dans la petite ville de Saint-
Leu*

*Qu'il se passe des moments
merveilleux*

*Quand retentissent les sons du
clavecin*

*Ils nous tirent du sommeil tous les
matins*

*Grâce à cette Dame nommée
Wanda
Nous n'oublierons pas le nom de
Landowska
Puisqu'elle est devenue une saint-
loupienne
En même temps qu'une grande
musicienne*

*Avec l'aide de son ami Chopin
Elle a découvert les alexandrins
C'est à cause de sa triste musique
Qu'elle est une dame très pacifique*

*On a promis de toujours la soutenir
Pour garder vivant toujours son
souvenir
Wanda sera là toujours comme une
amie
Enfant, toujours elle imaginait sa
vie.*

Laurine Macquet - 4è4

*

Fugue Poétique

*Je vous écris une musique,
Sur une joueuse de clavecin,
Une personne fantastique,
Qui aimait beaucoup Chopin.*

*Elle venait de Varsovie,
Elle débuta au piano,
Elle composa des mélodies
Et interpréta des concertos.*

*Elle habitait à Saint Leu,
Et jouait du clavecin,
C' était vraiment merveilleux,
De l'entendre le matin.*

*Cette dame nommée Wanda,
Porte pour nom Landowska.
Madeline Mendes - 4è4*

*

Quart d'heure poétique

*Elle s'appelait bien Wanda
Mais on la nommait Landowska
Munie de son beau clavecin
Elle interprétait du Chopin.*

*Elle vivait à Varsovie,
Se réfugia près de Paris,
Devint une saint-loupienne,
Et une grande musicienne .*

*Et ce fut en musique
Qu'elle passa l'Atlantique,
Elle égaya tous les cœurs,*

*A l'aide de sa bonne humeur.
Ses mélodies magnifiques
Étaient vraiment fantastiques.*

Hélène Bivalski - 4°4

*

Une icône nommée Wanda

*Elle jouait du clavecin
Cette femme nommée Wanda
C'est grâce à ce joli quatrain
Que je célèbre Landowska*

*C'était un fin musicien
Ses yeux étaient magnifiques
Un soupçon mélancolique
Lui donnait cet air serein*

*Arrivant de Varsovie
Elle jouait sa mélodie
Elle était majestueuse*

*Sur une note harmonieuse
La si poignante symphonie
Achève cette poésie*
Quentin Brehm Jaubert - 4°4

*

La symphonie des merveilles

*C'était une jeune femme venue de
loin.
Qui un jour, quitta la ville de
Varsovie.
Pour venir jusqu' ici, dans ce très
beau pays,
En empruntant, cela est certain,
plusieurs chemins.*

*C'était une musicienne de qualité
De belles mélodies, elle interpréta.
Elle enflammait le cœur et vous
faisait danser.
Comment se prénomrait-elle?
Wanda Landowska.
Jessie Caussin - 4°4*

*

*Quand elle joue du clavecin
Wanda est bien sur son dessein
Les mains sur son joli clavier
Toujours fin prête à composer
Accompagnée d'un talent inné
Tant imité mais peu égalé
Arrivée tout droit de Varsovie
Elle avance vers une autre vie*

*La voilà obligée de tout abandonner
À cause de l'avancée des troupes
nazies
La belle Wanda part pour tout
recommencer*

*Bien au cœur de nos mémoires sa
mélodie
Cette magnifique musique ressurgit
Grâce à elle, on oublie ses soucis,
on revit*
Kenny Bourgeois - 4°

*

Qui es tu?

*Tu naquis à Varsovie
Vécus non loin de paris
Passas au États–Unis
Pour y terminer ta vie*

*Sur ton grand clavecin
Tous les jours et les matins
Tu jouais avec tes mains
De vraiment très beaux refrains*

*Tu joues de la musique
D'un coup mélancolique
Tu as une voix symphonique
Mais aussi magnifique*

*Tu es musicienne
Tu es un peu Saint-Loupienne
Tu offres ta musique
Elle est mélancolique*

Wanda, oui c'est bien toi
Morgane Fouillen - 6è1

*

Wanda Landowska

*Petite comme Mozart
Elle commença cet art
A joué du piano
Donné des concertos*

*Wanda Landowska
Fit comme Chopin
Mais se détourna
Pour le clavecin*

*Venue de Varsovie
Passa par Paris
Puis aux États-Unis
Elle acheva sa vie.
Émile Traverse - 6é1*

*

Wanda Landowska

*Portée par une aura mythique,
Cette Polonaise poétique
Joua une sublime musique*

*Avec son clavecin magique,
A Saint-Leu, petite ville
sympathique,
Elle habita une villa magnifique
Puis vint un événement tragique,
Elle dut traverser l'Atlantique
Pour se réfugier en Amérique*

*Sa mélodie harmonique,
Quelque peu mélancolique,
Et son sens artistique.
Ingrid Rouiller - 4è 4*

*

Wanda Landowska

*J'aperçus une plume
S'envoler dans la brume
Si pleine de tendresse
Et de délicatesse
Oui, Wanda Landowska,
Car c'est bien toi là bas
Jouant du clavecin
Du fond de ton jardin*

*Grande et majestueuse
Oui tu es comme ça
Quand tu joues ton grand la
Nous savons que c'est toi.
Moïra Bourezg - 6è1*

*

Le Musicien

*Je connais un grand musicien
Il joue magnifiquement bien
Sa musique me fait rêver
Et je ne peux plus m'en passer*

*Mais quelle est cette musique ?
Qui est si mélancolique ?
Cela vient de mon jardin
Serait – ce mon musicien ?
Solèmne Skorupinski - 6è1*

*

Il était une musique

*Il était une musique avec ses notes
Notes de tristesse
Notes de bonheur
Notes de joie
Il était une mélodie au bout de la
musique
Notes envolées signe de liberté
Signe de tristesse*

*Signe de bonheur
Signe de joie
Il était un tempo au bout de la
mélodie
Un tempo digne de sons
Signe de tristesse
Signe de bonheur
Signe de joie
Joie percée, gravée, transpercée par
nos souvenirs
Un souvenir gravé à vie
Il était une partition sur les lignes
de musique
Partition lignes de tristesse
Lignes de bonheur
Lignes de joie
Abigel Owusu - 5è5*

*

Il était un Piano

*Il était un piano avec sa Musique,
Musique de nuit,
Musique de bonheur,
Musique de douleur.
Il était des touches sur le Piano,
Touche de nuit
Touche de bonheur,
Touche de douceur.
Il était des notes sur ces touches,
Des notes faites de nuit
Faites de bonheur
Faites de douceur.
Musique, Préludes, Toccata,
Sonates,
Sonates de nuit,
Sonate de bonheur,
Sonate de douceur.
Une musique que jamais personne
n'entendit
Une musique revêtue de mystère.
Aurore Gaulier – 4è3*

*Il était une portée de musique avec
ses notes
Notes de lumière
Notes de chance
Notes de vie
Il était une musique avec son
rythme
Rythme de lumière
Rythme de chance
Rythme de vie
Il était un instrument de musique
avec ses cordes
Cordes de lumière
Cordes de chance
Cordes de vie
Vie gravée, percée, transpercée
Un instrument que jamais nul ne vit
Il était des paroles au bout d'une
douce mélodie
Mélodie de lumière
Mélodie de chance
Mélodie de vie
Il était un crayon au bout des
paroles
Paroles de lumière
Paroles de chance
Paroles de vie
Au bout du crayon il était des doigts
Des doigts tous fins
Des doigts tous longs
Des doigts tous seuls au travers du
corps
Des doigts
Manon Bouyge 5è5*

*

Demain

*Je suppose que le monde soit
comme une musique. Bon !
Il y a des notes noires, des
partitions rouges, des instruments
blancs;*

*Je veux que les notes les voix
envahissent la Terre, sonores et
transparentes, différent de matière,
de couleur, de tessiture.
Mais pareillement pleines de son et
que
l'une n'écrase pas l'autre*

*Différents à leur timbre
Mais oh!
Que leurs grandeurs se touchent
très haut dans la céleste partition
Égales à ne former pour tous qu'un
seul recueil
Je dis l'unique poème
symphonique !
Aude Leherpeur*



Maxime Skolozdrzy - 6è1

« LA PLUME MUSICALE » 300 POEMES ECRITS PAR LES COLLEGIENS DE SAINT-LEU

A l'occasion du cinquantenaire de la mort de Wanda Landowska, la célèbre claveciniste qui vécut à Saint-Leu et dont le collège de la ville porte le nom, un concours d'écriture poétique a été lancé sous la houlette de l'équipe enseignante d'arts plastiques et de lettres.

Les auteurs ont très vite dépassé le seul thème musical pour aboutir à la création d'un ensemble de plus de 300 œuvres. Quand on sait que l'établissement compte 600 élèves ce résultat confine à l'exploit !

De nombreux sujets ont été abordés comme l'écologie, l'arbre, la nature, le temps et les saisons, le monde et les hommes (amour, famille, amitié)...

Coordonné avec brio par Francine Clary, documentaliste, le projet a conduit, avec l'aide du Conseil Général, à l'édition d'un ouvrage « *La Plume musicale* » reprenant une sélection de près d'une centaine de textes, dessins, calligrammes et photos réalisés par les jeunes collégiens.

Les Amis de la bibliothèque Albert Cohen ont accompagné et soutenu le projet dès l'origine, notamment en publiant l'ensemble des œuvres consacrées à la musique dans un numéro spécial de Signets édité à l'occasion de la journée « Portes ouvertes à l'auditorium de Wanda Landowska » du 6 mars 2009.

La participation de notre association au comité de lecture et au jury final présidé par Robert Bigot, écrivain que nous connaissons bien par ailleurs pour l'avoir reçu dans le cadre des Conférences de saint-Leu, nous a conduits à décerner le « *Prix des Amis de la bibliothèque Albert Cohen* » à Yohan Roy pour son poème intitulé « Il était un bébé » que nous avons le plaisir de reproduire ci-dessous :



Il était un bébé

Il était un bébé avec sa douce peau
Douce chaleur
Douce lumière
Douce beauté

Il était un enfant avec ses petites mains
Petite chaleur
Petite lumière
Petite beauté

Il était un adolescent avec ses grandes idées
Grande chaleur
Grande lumière
Grande beauté

Coeur touché enflammé enrobé
Un adolescent que jamais nul ne vit
Il était un adulte avec sa force divine
Divine chaleur
Divine lumière
Divine beauté

Au bout de la vie,
Il était la tombe
La tombe toute plate
La tombe toute fine
La tombe toute seule au fond du cimetière
La tombe

Yohan Roy, 5^{ème}

Nous remercions tout particulièrement Anne Bervas et Joëlle Vadel, professeurs de Lettres pour leur chaleureuse participation aux commémorations de cette «année Wanda Landowska»